

André Vers

DU MÊME AUTEUR

—

Martel en tête

Edmond Nalis, 1967
(réédition Finitude, 2006)

Gentil n'a qu'un œil

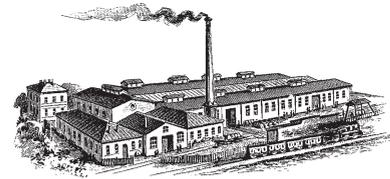
Plasma, 1979

C'était quand hier ?

Régine Deforges, 1990

Misère du matin

ROMAN



finitude

2009

*à ma mère
à René Fallet*

Photo de couverture: anonyme, © Keystone France.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2009.

*« Si vous connaissez la vie
donnez-moi son adresse. »*

JULES RENARD

C E qu'il fallait qu'il soit con, Ulysse, pour être charmé, emballé, par le chant des sirènes. Moi, c'est plus fort que tout, ça me remue les tripes, ça me serre au plexus.

N'écoutez pas.

Pensez à autre chose. Essayez de ne pas entendre. Plaquez vos mains sur les oreilles, appuyez-les très fort.

Rien à faire.

Le miaulement d'angoisse passe partout, traverse tout. Tel un reptile, il s'insinue dans le moindre interstice et vient vous planter sa dent venimeuse en plein ventre.

Ici, il aurait été à son affaire le Ulysse. A longueur de journée, coup de sirène sur coup de sirène. Spectacle permanent!

Dès que la longue plainte s'élève, en écho, dans ma tête, un nom se répercute : *Metropolis*. Je revois les images de ce film, passé au Palais des Fêtes, quand j'étais môme.

Une foule de robots humains — absolument identiques et marchant d'un même pas — se dirige, résignée, vers l'ascenseur, allant prendre la relève de celle qui monte de l'usine souterraine, différenciée seulement par la fatigue qui la courbe et clairsemée par l'insatiable Moloch.

C'était du cinéma, revenons à la réalité.

Hier, dans le bureau, à quelques mètres de moi, un homme s'est écroulé, sans une plainte. Silencieusement deux copains l'ont transporté à l'infirmerie. Le chauffage par Calo-Mazout dégage paraît-il des gaz nocifs. Tous se plaignent de maux de tête. Quand l'homme est tombé je n'ai pas été surpris, seulement étonné de ne pas entendre siffler et gueuler : « Le 4053 est usé. Envoyez un remplaçant. »

Depuis huit jours le bureau d'études, dont je suis un meuble, a quitté l'usine d'Issy-les-Moulineaux pour s'installer à Choisy-le-Roi. Changement de décor. La double ration quotidienne de métro ne suffisant pas à alimenter mes transports, s'est adjoint une double ration ferroviaire.

J'ai souvent écouté les anciens parler entre eux, avec combien de sous-entendus, des trains de plaisir. Ma génération ne les a pas connus mais, en revanche, chaque jour, dans les gares des lignes de banlieue, elle assiste à l'assaut des wagons capturés par l'armée des musettes. Métallos en tous genres, Nord-Africains qui s'engueulent ou plaisantent, on ne saura jamais, pauvres gueules noyées dans un climat déprimant.

Quelquefois une bouffée de printemps, un rayon de soleil, sous forme d'un corsage à fleurs tout simple, venant probablement de Monoprix, aussi égaré dans cette foule qu'un papillon bariolé sur la cravate d'un ordonnateur de pompes funèbres.

A Choisy-le-Roi, étape. L'usine étant à trois kilomètres de la gare, la liaison est assurée par autocars.

Quatre jours après ma nouvelle affectation je rate le train habituel. En arrivant, plus de car. Rencontrant un autre retardataire, nous faisons route ensemble sous une averse décourageante. A la porte de l'usine un garde-chiourme à casquette d'amiral relève nos noms, numéros de pointage et de service. Avec une satisfaction évidente il annote au crayon rouge : « 20 minutes de retard ».

Le lendemain on m'informe que si l'aventure de la veille se renouvelait je recevrais un blâme, au troisième je serais passible de renvoi.

Tout ça pour un train loupé, trois kilomètres sous la pluie, à l'heure où des tas de types sont couchés bien au chaud dans des lits grands comme des champs de bataille, avec des gonzzesses girondes de couvertures de magazines.

CHAQUE fois que je traverse l'atelier des machines je retrouve le fantôme de mes dix-huit ans. Je revois l'été 1942, le petit gars aux cheveux bien crantés que j'étais, vêtu de la classique panoplie du parfait métallo, venant timidement se mettre à la disposition du contremaître Legros.

Durant plusieurs mois j'avais travaillé en plein air, au soleil, à la mise au point et finition des avions avant envol. Une mutation due à un manque de main-d'œuvre qualifiée m'avait arraché de la piste d'atterrissage d'Issy-les-Moulineaux pour me jeter dans l'enfer de Billancourt.

Le cauchemar s'ouvrit sur un tunnel grouillant d'une vie noire. Toute la gamme des bruits, stridents ou assourdis martela mes tympans. Des relents de lubrifiants brûlés me

sautèrent à la gorge. Envie de fuir. La porte se refermant riva un boulet à mon pied.

J'avançais dans le grand hall de l'usine. Partout de la ferraille. Poutrelles entrelacées en guise de plafond et murs. Pont roulant, allant et venant au-dessus des têtes, réalisant le mouvement perpétuel.

Au sol, quantité de machines aux formes bizarres torturant la ferraille. Ferraille résistant, hurlant sous les morsures, les griffures, les arrachages, les défonçages. Autour de ces machines, des silhouettes floues.

L'homme est le maître, la machine est son esclave, m'avait-on appris quand j'étais gosse.

Un jour, j'en ai vu un, cisailant des plaques de tôle sur une de ces guillotines appelées massicots. Machine arrêtée, il réglait à la cote voulue. Le couperet est tombé. L'homme, sans un cri, s'est redressé, un bras raccourci, ridicule, prolongé par une fusée rouge. Il a fait quelques pas, yeux exorbités, pour tenter de ramasser sa chair et il s'est écroulé.

A la place où il y avait une flaque de sang, le lendemain, un autre homme est venu. Un homme avec deux bras.

Dans un coin du hall, quelques établis d'ajusteur, c'est là que l'on me conduisit. J'avais pour voisin un énorme nègre dont les larges épaules incitaient au respect. Torse moulé dans un maillot de corps rouge, casquette rejetée sur la nuque, ruisselant de sueur, il ébarbait des ponts de train d'atterrissage bruts de fonderie. Sous ses violents coups de marteau, le burin déchirait le dural en copeaux courbes et brillants.

On m'apporta bientôt une caisse de pièces dans

lesquelles je devais tarauder un trou. Taraudage précis à vérifier au tampon de tolérance. Trois minutes étaient allouées pour cette opération. Je m'attelais à ma nouvelle besogne, avec le sentiment d'accomplir une pénitence pour une faute inconnue.

Dans le courant de la matinée, je risquais quelques mots à mon voisin à visage sombre :

— Alors vieux, ça va ? Comment ça se passe ici ?

— Ça va, on est peinarde, me dit-il.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

J'enlevais le taraud, je vissais le tampon. Trop dur. Encore un petit coup. Vite, je suis en retard. « On est peinarde ! »

Les murs des waters étaient constellés de graffitis. Entre deux virgules, un crabe qui se voulait humain, scié en deux par une plaie béante, portait cette légende : « Carmen baise bien ». Pas de verrou. Les occupants signalaient leur présence par une ceinture, un veston ou un papier coincé dans le chambranle de la porte. Pas de chaîne commandant la chasse d'eau. A intervalles courts et réguliers l'eau coulait d'elle-même, inondant complètement le sol de chaque cabinet, ceci dans le but évident d'éviter les séjours prolongés, le repos volé.

L'heure du déjeuner m'entraîna parmi les bourgerons bleus vers la proche cantine. Machinalement je m'assis à l'une des longues tables. Pour peu de temps. Une main pesante et dure s'abattit sur mon épaule.

— Alors même, on pique la place à Charlot, comme ça, sans rien dire ?

Tiré de mon abrutissement, je sursautais et, m'excusant, m'éloignais sous les quolibets. Tout le monde commençait

à manger sans se soucier de moi. Le flot des arrivants s'était tari. Avisant deux places libres côte à côte, je m'enhardis :

— Y a personne là, je peux m'asseoir ?

Un type en blouse grise, à visage de moine rabelaisien, consentit à lever le nez de sa gamelle.

— Ouais, tu peux y aller mon gars. Laisse une place à côté de moi. C'est le Mataf qui se met là. Il a été s'en jeter un.

Les premières gorgées d'eau chaude avalées, le retardataire arriva. Un treillis de marin luisant de cambouis, une gueule boucanée. Il but sa soupe à même l'assiette et me dévisagea avec insistance. Je rougissais, gêné.

— Alors castor, on s'installe à côté du Mataf. C'est bien, ça. Chez nous on a toujours aimé les gironds. Si c'est qu' t'en voudrais une aiguillée faut pas t' gêner.

Les carottes ne voulaient pas passer. Ma main se crispait sur la fourchette. J'essayais d'être calme, indifférent. J'en avais entendu d'autres. Rien à faire. Une angoisse soudaine tira mes traits.

— Laisse tomber le même. Tu vois bien qu'il a pas l' cœur à la rigolade, dit le moine.

Et ils échangèrent des plaisanteries où il était question de : « Pièce de dix ronds », « Terre jaune », « Pourboire du croque-mort », « Briser son avenir ».

Je me levai le premier de table, ou plutôt je m'enfuis.

Quai du point du jour, je me lavai les yeux en contemplant la Seine.

o

De mon établi j'apercevais une équipe de cinq femmes

travaillant sur de petits tours à fileter. Deux d'entre elles, une brune et une rousse, détonnaient dans cette morne horreur. De temps à autre, poussé par une soif de fraîcheur, je leur jetais un regard. Mes yeux rencontrèrent ceux de la brune qui me sourit. Par la suite, nous nous regardâmes et nous sourîmes souvent.

J'aurais voulu lui parler le soir, à la sortie, mais nos équipes avaient des horaires différents.

Revenant de la cantine, un midi, je trouvais une enveloppe dans mon tiroir à outils.

*Ce soir je vous attendrai à l'entrée du pont des Peupliers.
Je serais heureuse de vous voir.*

Jeannette

Je levais les yeux. Ils étaient attendus. On leur donna la clef. La journée terminée, je la trouvais au rendez-vous. Vêtue simplement mais non sans coquetterie, un peu trop maquillée, elle paraissait âgée de 25 à 30 ans. Elle était plutôt bien.

— Bonsoir Jeannette, je suis content que vous soyez là.

— Bonsoir...

— Je m'appelle André.

— Alors, bonsoir André.

— Encore une de morte. Ça n'a pas été sans mal. C'est long une journée dans ce cirque et c'est rien moche ce boulot. Heureusement, encore, que j'ai le réconfort de votre sourire.

— Oui, c'est pas gai. Ne regardez pas mes mains... j'ai honte... toute la journée dans l'huile et les copeaux. C'est dur de gagner sa croûte.

— Faut plus causer du turbin.

Je pris son bras. Nous marchions le long du quai. Le temps était splendide.

— On a du pot, Jeannette. Le soleil est avec nous pour notre première balade.

Elle souriait. J'aurais voulu l'embrasser. Je sentais qu'elle n'attendait que ça. Si elle avait fait les premiers pas, ce n'était pas pour discuter de la politique extérieure du gouvernement. Je n'osais pas. Je pensais à une conversation entendue à l'usine. Deux gars parlaient d'elle :

— Elle est drôlement gironde, c'te frangine là. Mate un peu, elle a une petite paire de miches comme un pinson de six mois.

— T'as raison, y leur manque que la parole.

— J' te jure que ça lui coûterait pas un rond. Sans compter qu' ça doit être une rude bandeuse. En trois coups de piston, elle doit te filer les baloches à zéro.

— M'en cause pas. Rien que d' la regarder j'ai les doigts de pied en bouquet de violettes.

Un vieux pêcheur nous observait, complice. Je ne savais que dire. Je m'arrêtais. Prenant mon courage à deux mains et Jeannette aux épaules, je risquais le premier baiser. Il était prometteur ce baiser. Il ouvrait des horizons...

J'oubliais ma journée abrutissante. J'oubliais tout. Je partais à la découverte.

o

Le samedi suivant nous conduisit dans un cinéma des boulevards. J'avais choisi un film absolument stupide. Un

navet de la Tobis-Klangfilm, déjà vu. La tentation de regarder l'écran n'était pas à craindre.

Qu'avions-nous à faire des aventures de ce lourdaud à cœur de biche et de cette gretchen fringuée comme un déménageur? L'intérêt était ailleurs. Dans l'ombre de la salle. Recherches à tâtons. Nous le trouvâmes si bien que nos voisins parurent s'en indigner et nous ramenèrent, par leurs chuchotements, à une plus juste notion de la réalité.

Nous quittâmes la salle sans attendre la fin du programme. Je me sentais capable de toutes les audaces et j'étais bien décidé à le prouver. Sans aucune hésitation je me dirigeais vers une rue proche où, d'après les renseignements recueillis auprès de spécialistes de la question, se trouvaient de petits hôtels à peu près propres, discrets et bon marché. Plus nous approchions du but, plus ma gorge se serrait. Mes jambes mollissaient, mon cœur battait plus fort.

Encore une dizaine de mètres. J'apercevais l'enseigne.

Que vais-je dire?

Comment ça se passe?

Voici la porte... nous la dépassons... Je manque d'air... Au prochain je serai plus gonflé... Même résultat!

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda Jeannette.

— Tu vois... on se promène... il fait beau.

Une petite pluie fine arrosa ces paroles.

Nous fîmes plusieurs fois le tour du pâté de maisons.

Quand enfin m'arrêtant devant le «Modern», je pris Jeannette par le bras et l'entraîna sans rien dire, elle eut ce mot que je n'oublierai pas :

— Tu te décides quand même. C'était rien long. Ça fait une heure de perdue!

o

Essayant de démentir le proverbe, je fis mon possible pour rattraper le temps. Chaque soir elle venait m'attendre et nous allions nous déchaîner chez une amie qui lui prêtait sa chambre. Je rentrais ensuite à la maison, visage pâle et traits tirés. A ma mère étonnée de mon état, je prétextais les pénibles heures supplémentaires.

Je n'avais jamais posé aucune question à Jeannette, aussi, un soir où je rêvassais près d'elle, mains sous la nuque, fus-je surpris de l'entendre dire :

— Sais-tu que je suis mariée?

— Je n' te crois pas. Tu serais moins libre si c'était vrai.

Une guêpe, de toute la force de ses ailes, peut-être vaincue d'accomplir un long voyage, écrasait sa tête contre une vitre. Était-ce plus simplement le banc d'essais de son moteur?

— Il ne peut rien contre ma liberté, il est prisonnier.

Le papier peint beige était décoré de scènes de chasse à courre. Sur la cheminée, Tino Rossi, sous verre, essayait un effet de paupière.

— Tu ne sais pas tout, j'ai un petit garçon de quatre ans. Il est à la campagne, chez mes parents.

— C'est dégueulasse la guerre. Et toi, t'as pas honte d'être là, couchée avec moi?

— T'es bien content d'en profiter!

La gifle partit d'elle-même. Jeannette me regarda un

moment avec des yeux sans expression, la main appuyée sur la joue endolorie, puis...

— J'ai vécu cinq ans avec mon mari. Il ne m'a jamais frappée, je n'accepterai pas ça de toi. Va-t'en. Je ne veux plus te voir.

— Si tu le méritais autant qu'aujourd'hui, il a eu tort.

Je me levais en sifflotant. Nu, j'allais ouvrir la fenêtre à la guêpe. Une étrange sensation de calme m'habitait. Je m'habillais sans un regard vers le lit d'où s'échappaient des sanglots, me peignais soigneusement et, lentement, sans claquer la porte, je partis.

Deux heures après je recevais un pneumatique :

« Je te pardonne. Reviens. Je m'ennuie tellement sans toi. »

Je revis Jeannette à l'usine, avec indifférence. Je jouais les durs, ceux qui s'en foutent, qui ne sont pas à une fille près. C'était faux, chiqué. Elle m'avait appris le plaisir. Un feu couvait dans ma chair. Pourtant je ne revins pas.

Il ne m'était plus possible de rester dans cet atelier. L'abrutissement collectif, systématique, me gagnait. En même temps que cette progression quelque chose en moi se dressait. L'instinct de conservation fut le plus fort. Il fallait que je parte. J'étais prêt à tout pour y parvenir, malgré la réquisition dont nous étions frappés.

Je sollicitais, par voie hiérarchique, une entrevue avec le chef du personnel. Un tyran, conscient de la puissance que lui conférait l'occupation. N'hésitant pas à recourir aux offices de la Gestapo, il avait livré à la déportation deux jeunes gens, accusés de « bolchevisme », qui périrent dans un camp.

Je me rendis au rendez-vous comme on se jette à l'eau.

En écho au heurt de mon doigt contre la porte, j'entendis grogner un « entrez » qui eut pu être le mot historique du général Cambronne. Le double œil-de-bœuf cerclé d'écaille du minotaure paralysait mes membres. Ma langue gonflée emplissait ma bouche.

Il ne bronchait pas.

Je serrais les dents un grand coup. La digue s'écroula, les paroles jaillirent, d'abord par à-coups puis en un flot continu.

Le minotaure me regardait toujours, silencieusement.

Je lui rappelais les promesses faites à mon embauche alors que je sortais « Major » de l'école professionnelle.

« Vous avez été un excellent apprenti, nous vous suivrons. Vous serez appelé à être de nos meilleurs ouvriers. »

Je décrivais mes conditions de travail. Je m'enflammais. J'étais seul. Je me parlais à moi-même. Je clamais mon indignation.

Quand le torrent fut tari, je retrouvais le bureau, le minotaure imperturbable, le trac me reprit.

Qu'allait-il se passer ?

Il écrivit quelques lignes.

Représailles ?

En avais-je trop dit ?

Il plia la feuille, me la tendit.

— Allez.

Ce fut sa seule parole.

Porte franchie, je lus le papier : « Retour immédiat d'André Larue à son ancienne équipe ».

Les portes de l'enfer s'ouvraient.

Encouragé par cette réussite, sûr de moi, j'allais au service

entretien où je savais être le Mataf. Depuis le premier jour il n'avait cessé de me poursuivre de ses propositions obscènes, m'épiant, surgissant dans les couloirs du vestiaire et, sous prétexte de bousculade, plaquant ses mains sur mes fesses. Aveuglé par la soudure à l'arc, je ne le reconnus qu'un moment après qu'il eut posé son masque.

Avec un sourire satisfait il me regardait approcher. Il ouvrit la bouche. Je l'arrêtai.

— Te fatigue pas. C'est râpé. J'en avais plein l' dos d' tes salades. « La branlette », comme tu dis, y fait la valise. Et c'est pas trop tôt. Tu peux t' la filer sous le bras ou jouer de la mandoline, vieux dégueulasse!

C'EST vrai, j'avais été un bon apprenti ajusteur. Pourtant, contrairement à beaucoup de garçons, je ne me sentais pas d'attirance particulière pour la mécanique. Le choix de la profession avait incombé au hasard.

J'avais onze ans à la mort de mon père et si auparavant notre situation n'était pas brillante, à dater de ce jour elle empira. J'apprenais bien, ma mère eût voulu que je continue mes études. Elle travailla très dur, ménages à droite, lessives à gauche, récurant la crasse des autres. A quatorze ans, réalisant sa peine, je décidais de l'aider.

— Mère, je veux quitter l'école, travailler.

— Ça te prend d'un seul coup. Tu es bon élève, ça paraissait te plaire, qu'est ce qui t'arrive?